

**ALEXANDRE  
DUMAS**

**Lettres  
d'amour**

**PRÉFACE DE THIERRY CLERMONT**



**Rivages poche**  
Petite Bibliothèque

ALEX. DUMAS.



Auteur d'une œuvre monstrueusement prolifique, captivante, mêlant théâtre et roman, mémoires et récits de voyages, inlassable épistolier, Alexandre Dumas fut également l'homme des conquêtes, celles du cœur et celles du corps des femmes. N'avait-il pas avoué, âgé de vingt ans à peine : « Dans la femme qu'on aime est tout notre génie » ? Son destin, où se mêleront l'œuvre de chair et l'œuvre d'encre, en sera la parfaite illustration. Comédiennes en vue, célèbres cantatrices, femmes du monde ou du demi-monde, femmes de Lettres en mal de renommée, aristocrates esseulées, jouvencelles dévergondées ou tendrons bien en chair : Marie Dorval, Mélanie Waldor, Caroline Ungher, Hyacinthe Meinier... Ce sont elles que nous retrouvons ici, au cœur de la passion amoureuse.



Alexandre Dumas

# Lettres d'amour

*Choix de lettres, notes et préface  
de Thierry Clermont*

Rivages poche  
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Ouvrage publié sous la direction de Lidia Breda

Couverture : Portrait d'Alexandre Dumas  
par Achille Deveria © Leemage.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019  
pour la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-4850-3

## Préface

« J'ai eu au bras les plus jolies femmes de Paris, de Florence, de Rome, de Naples, de Madrid et de Londres, souvent non seulement les plus jolies femmes, mais les plus grandes dames. »

Alexandre DUMAS

Auteur d'une œuvre monstrueusement prolifique, génialement captivante, mêlant théâtre et roman, mémoires et récits de voyages (qui le menèrent jusque sur les rives de la mer Caspienne), inlassable épistolier, le Titan et polymorphe Alexandre Dumas fut également l'homme des conquêtes, celles du cœur et celles du corps des femmes, tout en étant l'homme de la gourmandise, raffinée jusque dans ses excès les plus gargantuesques. N'a-t-il pas avoué, alors qu'il n'a pas vingt ans : « Dans la femme

qu'on aime est tout notre génie » ? Son destin, où se mêleront et s'enchevêtreront l'œuvre de chair et l'œuvre d'encre, en sera la parfaite illustration. Comédiennes en vue, fameuses cantatrices, femmes du monde ou du demi-monde, femmes de Lettres en mal de renommée, aristocrates esseulées, bachelettes dévergondées ou tendrons bien en chair... Dumas avait le goût de ses goûts, éclectiques et disparates, changeants mais sincères, comme ses livres, où certaines de ces femmes passent, plus ou moins furtivement, sous d'autres noms, sous d'autres visages. Certaines, elles sont rares, connaîtront une postérité juste et méritée. Elles s'appelaient Abigail Samuda, une cousette qui avait ouvert un petit atelier de couture : Marie Catherine Laure Labay (de neuf ans son aînée, mère d'Alexandre Dumas fils, né en 1824), Mélanie Waldor, Belle Kreilssamner (de son vrai nom Mélanie Serre), Ida Ferrier, Caroline Ungher, Octavie Durand, Béatrix-Martine Person, Aimée Doze, Marie Dorval, Hyacinthe Meinier, Mademoiselle George, Olympe Audouard, Émelie Cordier (qui lui donnera une fille), l'extravagante Adah Isaacs Menken, Marie Duplessis... La liste est longue que l'on pourrait chanter sur le fameux air du catalogue, dans plusieurs langues. Alors, Don Juan, notre Dumas ? Loin s'en faut ! Trop



sincère, trop romantique sans doute, trop probe, pour être comparé au *burlador* de Séville, dont la seule obsession était d'atteindre la pleine jouissance en déshonorant la femme conquise, de préférence celle d'un autre, avant de l'abandonner. Reste que pour Dumas, qui rendit hommage au grand séducteur avec sa pièce *Don Juan de Marana ou la chute d'un ange*, la fidélité ne fut pas vraiment son fort, quelle que furent l'intensité et la sincérité des sentiments qui lui inspirèrent ses nombreuses amantes. Sa copieuse correspondance amoureuse l'atteste.

Un chroniqueur contemporain l'avait ainsi défini, comme le rapporte Jean Lucas-Dubreton dans *La Vie d'Alexandre Dumas père* (paru à la NRF en 1928) : « Habits fantastiques, gilets éblouissants, chaînes d'or, dîners de Sardana-pale, crève les chevaux et aime les femmes » ; le biographe ajoutant : « Il plaisait aux femmes, c'était un fait, et même aux plus défiantes. »

Pour incomplète qu'elle soit, cette correspondance amoureuse, dans l'éclat de ses meilleures facettes, décline toute la richesse variée de la gamme amoureuse, depuis les premiers émois et le premier espoir, depuis l'exaltation née de la chair et des soupîrs, jusqu'à l'indifférence ou le dédain et l'oubli volontaire, en passant par

le doute et les tourments, la jalousie possessive, l'illusion, les bonheurs et les promesses à deux, le parfum des étreintes, la rage parfois, et le chagrin, sans lequel l'amour – cette « si douce chimère », lit-on dans *Le Vicomte de Bragelonne* – ne serait rien, ou plus rien.

Dumas n'avait-il pas écrit dans *Le Chevalier d'Harmental*, son tout premier roman historique : « Il y a dans le cœur des femmes, à quelque âge que le cœur soit arrivé, une sympathie pour les chagrins amoureux qu'on ne trouve jamais dans le cœur d'un homme, si bon et si consolant que soit ce cœur » ?

C'est à seize ans que le futur dramaturge fut déniaisé. Elle s'appelait Aglaé Tellier, employée dans une maison de mode ; elle avait quatre ans de plus que lui. C'était dans son Aisne natal, à Villers-Cotterêts, où Dumas vit le jour en 1802. On retrouvera cette Aglaé sous le nom d'Adèle Dalvin dans ses *Mémoires*, où il écrit : « Elle était rose et blonde. Je n'avais jamais vu plus jolis cheveux dorés, plus gentils yeux, plus charmant sourire [...]. C'était quelque chose comme un de ces chérubins de Murillo, qui baisent les pieds des Vierges à moitié voilés par des nuages. »

Puis ce sera, avant la conquête – difficile – de Paris, une « vigoureuse fleur de quinze ans »,

Louise Brézette. « Oh ! la belle, la fraîche brune qu'elle faisait avec sa chair ferme et dorée comme celle du brugnon, avec ses dents de perle, qui éclairaient son visage sous une petite moustache d'ébène, entre deux lèvres de corail ! comme on sentait la vie et l'amour bouillir là-dessous ! comme on sentait qu'à la première flamme tout cela déborderait ! », se souviendra-t-il dans ses *Mémoires*. Dumas ne l'oubliera pas et la fera figurer dans *La Tulipe noire*, roman paru en 1850.

Les choses sérieuses commencent à l'automne 1827 avec la rencontre de Mélanie Waldor, de six ans son aînée, qui lui ouvre le salon parisien de son père. La liaison, passionnée et orageuse, durera quatre ans. Dumas vient alors de publier *Les Nouvelles contemporaines* et un nouveau vaudeville. Dès les premiers feux de l'amour, il lui confie : « Oh qu'il y a une grande douceur à ne pas séparer ses sentiments à dire nous au lieu de je, à ne voir dans l'absence qu'une séparation matérielle qui ne désunit l'âme, ni la pensée, à se retrouver comme on s'est quitté, à se quitter en s'aimant davantage encore, à être sûr de son avenir comme d'un passé. » En écho, Mélanie Waldor s'épanche : le 27 septembre 1827, elle lui écrit : « Toutes les fois que ce sommeil devient plus léger, tu sais, cela arrive souvent sans qu'on se réveille, tu me deviens plus visible,

jusqu'à ce que j'ouvre les yeux et que je te voie tout à fait. M'as-tu pardonné mon ange... Non, je n'aurai plus pour te convaincre de semblables raisonnements, je t'enlacerai de mes bras ou je me mettrai à tes genoux, je te prierai de m'aimer en te regardant, et tu oublieras tout pour moi, oui, tout, n'est-ce pas ? Et tu reviendras calme et tu ne tressailliras plus tout à coup dans mes bras, ou ce sera de plaisir et d'amour. »

En 1831, le ton a changé et le temps a fait son œuvre. Dans une longue missive d'une bonne dizaine de pages, Mélanie Waldor lui écrit depuis Fontainebleau, au cœur de l'été, employant indifféremment le tu et le vous : « Alexandre, mon ami, tu vaux, malgré tes fautes, mieux que la plupart des hommes ! Je te compare à eux et je ne rougis plus de t'avoir aimé [...]. Ton amour fut sans art, sans calcul. » Elle poursuit : « Votre amour n'était pas de ceux qui dégradent une âme. Ah ! Je donnerais des millions pour cacher mon front dans ton sein et vous crier que je ne vous méprise plus. »

Dumas lui doit son premier grand succès, critique et public (après *Henri III et sa cour*) donné à la Comédie-Française, avec *Antony*, drame en cinq actes et en prose créé au Théâtre de la Porte Saint-Martin en mai 1831, transposition à peine maquillée de leur histoire d'amour, avec dans le

rôle principal Marie Dorval, une de ses futures maîtresses. « Quand je fis *Antony*, notera-t-il plus tard, j'étais amoureux d'une femme qui était loin d'être belle, mais dont j'étais horriblement jaloux : jaloux parce qu'elle se trouvait dans la position d'Adèle, qu'elle avait son mari officier dans l'armée, et que la jalousie la plus féroce que l'on puisse éprouver est celle qu'inspire un mari, attendu qu'il n'y a pas de querelles à chercher à une femme en puissance de mari, si jaloux que l'on soit de ce mari. »

Après Marie Dorval, la grande égérie du Romantisme, à la scène comme à la ville, dont Théophile Gautier disait : « Jamais on ne vit au théâtre une actrice plus profondément féminine. Quoiqu'elle ne fût pas régulièrement belle, elle possédait un charme suprême, une grâce irrésistible ; avec sa voix émue, troublée, qui semblait vibrer dans les larmes, elle s'insinuait doucement au cœur et, en quelques phrases, s'emparait du public mieux que ne l'eût fait une actrice de talent impérieux et de beauté souveraine », Dumas se lie avec une autre comédienne, au talent bien moins exceptionnel, Hyacinthe Meinier, née en 1806, laquelle lui demandera, quelques jours après l'avoir rencontrée : « Est-ce sérieusement que vous voulez que je vous aime, et

pouvez-vous croire que je deviendrai assez folle, pour le faire ? » « Oh ! chère à moi, lui répondra Dumas, savez-vous que vous réaliseriez un rêve que j'ai toujours fait, c'est d'avoir un amour en dehors de tous mes autres amours – un amour isolé. Avec de l'absence, plus de cœur que de sens – un de ces amours auprès duquel on accourt de loin, lorsqu'on éprouve une grande peine ou un grand bonheur. Vous serez pour moi comme les anges qui ne sont visibles qu'à certains intervalles, mais qui font bienheureux quand ils apparaissent ; qui vous a dit que j'étais oublieux ? »

Aujourd'hui encore, les dictionnaires et les encyclopédies de l'art lyrique lui consacrent une place de choix. En son temps, le contralto Caroline Ungher (ou Unger) fut l'égale des vedettes actuelles des scènes d'opéra, qu'elles se nomment Cecilia Bartoli, Angela Gheorghiu ou encore la plus *glamour* Anna Netrebko. Amie intime de Franz Schubert, qu'elle a connu à Vienne, proche de Franz Liszt, admirée par Hector Berlioz et Stendhal (qui l'avait entendue sur scène, alors qu'il était consul de France à Trieste), Caroline Ungher se voit confier la création par Beethoven de la partie chantée de sa *IX<sup>e</sup> Symphonie*, ainsi que de la *Missa Solemnis*, en 1824. Elle avait alors vingt et un ans.

Interprète hors du commun de Mozart, de Rossini et du répertoire du *Bel Canto* (Donizetti composa pour elle *Belisario* et *La Parisina*, d'après Lord Byron) Caroline, d'origine austro-hongroise, avait croisé la route d'Alexandre Dumas à la fin de l'année 1835, à Naples, où il poursuivait son périple italien. Leur histoire fut aussi fougueuse et emportée qu'éphémère.

À l'automne 1835, elle écrit à celui qu'elle appelle « Ange de ma vie », depuis Palerme : « Rien au monde égale mon amour pour toi, mon Alexandre, si ce n'est les tourments que l'absence fait souffrir ! – Elles deviennent de jour en jour plus insupportables, une lettre de toi peut seule me donner la vie et pourtant dois-je pour augmenter mes souffrances encore douter que le prochain courrier me porte tes nouvelles. » Le 18 décembre de la même année, cette fois depuis Venise, où elle poursuit sa tournée triomphale, Caroline s'adresse à nouveau à Dumas : « Je te couvre de caresses et des larmes qui maintenant ne quittent pas mes yeux, sois bon mon cher amour, et ne m'afflige pas avec des doutes que je ne mérite pas. » Que lui a répondu l'amant fougueux qui, cette année-là, publia pas moins d'une douzaine d'ouvrages ? Nous n'en serons jamais rien : aucune lettre de Dumas adressée à la cantatrice ne nous est parvenue, hélas, si jamais il lui en a envoyé.

Reste que le souvenir de ces amours défrites et lyriques, de ses péripéties, restera toujours aussi vif dans son cœur. Sur le tard, en 1860, il publie *Une aventure d'amour*, roman italien qui relate cette passion inattendue et fulgurante. Caroline Ungher y apparaît sous les traits de Lilla Bulyowski, « mince, flexible, blonde et rose, pleine d'effusion », une jeune Hongroise, dont il loue « l'extrême distinction de son jeu, l'extrême bon goût de ses toilettes », en précisant : « cette femme appartient doublement au théâtre : on lui doit des comédies charmantes, qu'elle joue avec un bel esprit, tout rempli des grâces charmantes de la vingt-cinquième année. On dit même, et je le répète en frémissant, qu'elle a touché d'une main délicate et ferme à la plume de la critique. Elle vient de Hongrie, elle y retourne ». Elle avait effacé dans le cœur de Dumas jusqu'au souvenir de la comédienne Mélanie Serre (née Kreilssamner en 1800), qu'il avait rapidement portraiturée : « Elle avait des cheveux noirs de jais, des yeux azurés et profonds, un nez droit comme celui de la Vénus de Milo. »

Franz Liszt avait magnifiquement dit de Caroline Ungher : « Noble, vrai, entraînant, passionnée, ce n'est pas seulement par l'exaltation et par la fougue qu'elle séduit, c'est aussi, et surtout, par la science profonde, l'intelligence du



cœur, par l'art enfin dans la plus haute acception du mot, qu'elle subjugué. »

En 1840, Dumas se marie avec la comédienne Ida Ferrier, de neuf ans sa cadette, qui sera sa seule et unique épouse, avec laquelle il est lié depuis huit ans. Quelques mois auparavant, c'était la jeune Aimée Doze, alors âgée de dix-sept ans qui avait ses faveurs, laquelle lui avait fait savoir, en avril 1839 : « Vous êtes tellement digne de tout l'amour d'une femme qui sait vous apprécier que je crains de m'abandonner à ce sentiment. »

Dumas, qui avait taillé quelques rôles sur mesure à Ida Ferrier, raillée par les critiques pour son embonpoint naturel, mais admirée par Delacroix et Gautier, l'avait ainsi dépeinte dans ses *Mémoires* : « C'est une statue de cristal ; elle ne voit pas dans les autres, et laisse voir en elle. » Sa blancheur d'albâtre, dit-on, était légendaire.

Projetons-nous quelques années plus tard. Figurant parmi les dernières grandes amours de Dumas, Adah Isaacs Menken nous est restée longtemps plus ou moins mystérieuse, jusqu'à la publication aux États-Unis d'un vaste florilège de ses textes et poèmes (*Infelicia and Others Writings*, en 2002), suivie de la parution